

Vous saviez que l'aspiration à l'intelligence infinie vient de l'esprit et ne vient point des sens. Hommes de Dieu, dont le maître était mort pour arracher vos frères à ces hideux amours, qu'eussiez-vous dit si le mirage du désert déroulant le tableau de l'avenir, vous aviez vu vos tentations adorées de votre peuple, et la chrétienté mourant de ce mal dont Rome expirait sous vos yeux ?

L'Angleterre, la Suède, l'Allemagne échappèrent par la réforme à ce danger ; et ce fut la première préoccupation des docteurs protestants. Ils proscrivirent unanimement le culte de la Vierge et des martyrs, et sauvèrent ainsi tout le nord de l'Europe du sort réservé à l'Espagne et à l'Italie. Mais s'ils conservaient ainsi l'esprit moral de la doctrine, par le droit d'examen ils anéantissaient son œuvre, ils en brisaient toute l'unité sociale, et l'Angleterre seule sut parer à cet inconvénient par l'établissement d'une véritable papauté politique à son usage. Telle est la cause unique de la stabilité de sa constitution, et de sa force de résistance à l'esprit de la révolution moderne.

VII.

Mais, dans ce moment critique, ce qui fut vraiment sublime ce fut l'Eglise de France. Ce mal qui devait envahir la catholicité ne se montrait pas pour la première fois dans l'Eglise ; il lui était inhérent, et dès les premiers jours saint Jean l'avait emporté du monde et l'avait enseveli dans les grottes de Pathmos. Jusqu'alors il avait rencontré des juges sévères, et d'intrépides défenseurs du dogme l'avaient combattu ; Paul avait presque repoussé Jean de l'Eglise. Triste et séparé pour longtemps du

monde, l'esprit du disciple bien-aimé s'élançait dans l'avenir et dictait une prophétie mystique ; Augustin, coupable d'abord, avait bientôt reconnu ses erreurs ; saint Bernard venait d'étouffer sous l'anathème la pensée d'Abeilard ; plus tard Bossuet devait écraser Fénelon.

Tout le clergé français suivit la ligne de ces grands hommes, colonnes de granit sur lesquelles s'appuyait l'Eglise. Prêtres, évêques, universités, facultés savantes, tous furent unis pour arrêter un envahissement funeste. C'est une des plus grandes gloires de la France ; à vrai dire, c'est la cause de toutes ses gloires.

Ces hommes fermes et vénérables refusèrent tout pacte avec l'iniquité. L'Eglise attaquée de toutes parts dut veiller à sa défense ; ils crurent qu'elle n'était possible que dans la droiture et dans la vérité. Rome corrompait la doctrine, la Réforme en brisait l'unité ; ils combattirent à la fois Rome et la Réforme. Bientôt l'esprit du temps entraîna les hommes vers un dogme inconnu ; ils laissèrent fuir les hommes et restèrent immuables dans leur foi. Les peuples ne croient plus par l'intelligence, leur criait-on, ils croiront par l'amour, et l'amour vient des sens. Ce sont là, répondaient-ils, des secrets infâmes, et l'Eglise de Dieu ne les connaît pas. Nous avons reçu du Seigneur ce peuple à instruire, à élever dans l'amour du juste et dans la haine du mal : nous l'instruirons, et nous l'élèverons ainsi. Pour être puissants nous ne corrompons point ; et si l'Eglise de France doit périr, nous remettons entre les mains du Sauveur son épouse immaculée ; car nous n'aurons point permis qu'elle soit souillée.

Hommes glorieux, dont le calme avenir, juste et reconnaissant, honorera la mémoire!

IX.

C'est là sans doute le plus grand exemple qui jamais ait été donné au monde. On ne trouve dans aucun temps, chez aucun peuple, rien qui puisse lui être comparé. Les hommes ont donné pour la vérité des preuves éclatantes de dévouement; mais leur constance était soutenue par l'espérance du triomphe et par l'appui de tous ceux qui défendaient la même cause. Mais, vivre pendant des siècles, élever des générations pour qu'à mesure chacune se tourne contre vous! Donner à des hommes l'amour du vrai, de l'unité, la conscience de l'infini, pour que ces hommes tournent ces forces puissantes contre vous! Voir tous vos amis vous abandonner; tous, vous montrer un moyen de salut; vous montrer l'Espagne et l'Italie aux pieds de leurs prêtres, et refuser ces moyens par cela seul qu'ils sont coupables! Avoir cette excuse que l'on va les employer pour l'amour de Dieu, et ne jamais succomber à cette tentation! Discerner toujours le bien du mal, et continuer sans espoir à répandre la lumière et la force sur les hommes! Succomber enfin quand on les a rendus assez forts pour vous renverser, assez éclairés pour marcher seuls! Tel fut le sort de l'Eglise de France.

Les oratoriens la secondèrent dignement dans cette œuvre de courage et de dévouement sublime. Généraux, savants, artistes, philosophes, historiens, tous leur avaient passé par les mains, de tous ils avaient élevé l'enfance, enseigné la jeunesse, à tous ils avaient

donné l'amour des hommes, celui de la justice et de la vérité; aussi pendant des siècles chaque génération fut remplacée par une génération meilleure; la France, sous l'égide de cette mère auguste, marchait d'un pas souverain vers sa liberté, et jusqu'à 1815, des hommes de fer, aux cœurs généreux, aux vues nettes et précises, à l'action rapide, au sens droit, ont ébloui le monde étonné. Ils avaient gardé la notion pure de l'absolu. S'ils ne croyaient plus au Christ, ils ne croyaient point à l'indifférence; s'ils avaient cessé de croire à l'ancienne vérité, ils cherchaient la nouvelle, ils la cherchaient sans trouble et sans crainte, et nul d'entre eux n'eût osé dire qu'on pouvait vivre sans elle. Elèves du gallicanisme, ils ne savaient point l'art de remplacer la foi par l'hypocrisie, ni l'ignorance par le mensonge. Ils estimaient que tromper les hommes était un grand crime, digne d'un grand mépris; que tromper Dieu était une étrange folie; mais ils n'imaginaient point que l'on pût se mentir à soi-même, et l'idée d'une telle lâcheté de l'esprit et du cœur leur semblait un outrage gratuit à la conscience humaine.

X.

Ah! certes les enseignements de l'Eglise gallicane n'étaient point la vérité, mais ils étaient la sagesse, parce qu'ils enfermaient l'amour de la vérité. S'ils étaient insuffisants à conduire le monde et s'ils devaient cesser, ils préparaient l'avenir et remplissaient les cœurs d'une noble harmonie. C'est que tout, l'amour et la vie, tout s'enferme entre vous: esprit, force, étendue! c'est qu'il n'est d'autre devoir que de vous poursuivre

et de vous réaliser. De vous émanent les actions et les sentiments des hommes, actions et sentiments vers vous, vérité, force et beauté, doivent tendre toujours. Heureux, s'ils vous ont rencontrés ! car, il n'est que trois vertus, que trois gloires, être *loyal*, être *fort*, être *beau*.

La gloire et la vertu de l'Eglise de France, sa seule passion et dans son peuple la seule récompense de ses soins, ce fut la loyauté.

Il est bon de le redire et de ramener souvent la pensée vers nos pères, car cette gloire, nous l'avons perdue. Il faut la retrouver, la reconquérir, la rendre à nos enfants. Sans elle, il n'est que danger dans le présent ; dans l'avenir, il n'est que ruine. Cette nation grandit par la franchise et l'honneur, elle ne périra que par le mensonge. A cet amour du vrai, que notre éducation nationale nous a rendu nécessaire, pour accomplir le progrès il faut unir d'autres amours ; mais pour vivre, à coup sûr, faut-il conserver celui-là ; car, avec les éléments qu'elle renferme dans son sein, avec son éducation, son passé, sans lui la société française ne peut vivre. Telle est la nécessité glorieuse et menaçante que lui ont faite les instituteurs de sa jeunesse. Aussi, tout homme qui ment au peuple, tout parti qui ruse et trompe, toute loi qui ment ou qui force à mentir, sont-ils pour la patrie des poisons et des assassins ; et, devant un tel crime, il faut s'élever au-dessus des sentiments individuels et des sentiments sociaux eux-mêmes pour comprendre, non pas qu'ils puissent être excusés, mais qu'ils puissent être pardonnés.

Ah ! ce noble péril ne doit point être regretté ; d'autres peuples n'ont point cette gloire et ne courent point

ce danger. Accoutumés au mensonge, ils savent s'en servir ou le démasquer et ne sauraient en mourir. N'en vions point leur sort ! sachons seulement que nous ne pouvons les imiter. Comme Mithridate, ils sont habitués au poison. Si nous n'en pouvons boire, c'est la faute de notre mère, elle nous aimait trop et ne nous en a pas versé.

Et maintenant, ardents et voyageurs, libres, loin du nid, ne le maudissons pas quand nous avons des ailes, et n'oublions jamais ce qui fit notre force avant notre liberté.

On ne peut songer sans respect à cette noble éducation d'un grand peuple, sans amour à cette vénérable fermeté. Penché sur les pages où vibre la parole maternelle, une émotion large et profonde s'empare encore, après des siècles, de l'esprit qui s'unit à ce grave et lumineux esprit.

Comme aux rives d'Athènes, à la vue du Parthénon pieux, le cœur bondit et les larmes coulent en présence de ces hommes justes.

Larmes plus chastes encore et plus douces que vous, larmes de la volupté, plus puissantes, créatrices et mères comme vous.

Mères des pensées infinies et des formes impérissables, comme vous l'êtes, larmes du plaisir des êtres finis et mortels.

Ainsi, vous allez à travers le temps, emplissant les cœurs d'agitations fécondes. O sagesse ! ô bonheur ! ô beauté !

Cette noble Eglise ne pouvait souffrir de honteuse décadence. Quand l'heure des sociétés chrétiennes eut son-

né, le jour de la liberté de conscience, elle tomba d'un seul coup, blanche dans son sang, comme elle avait vécu. — 1793. — Une autre, plus tard, osa la remplacer.

De celle-ci je dirai la bassesse et les vices.

XI.

Je ne puis aller plus loin sans expliquer ma pensée ; car je ne puis souffrir qu'une interprétation passagère en fasse une calomnie même momentanée.

Par opposition à la force, je veux qualifier la faiblesse ; par opposition à l'adoration du Christ et de Jéhovah, le Dieu des armées, l'adoration de Jésus et de Marie, la consolatrice des affligés. A la doctrine de progrès qui grandit l'humanité, j'oppose la doctrine d'immobilité qui la dégrade. Au christianisme, enfin, j'oppose le jésuitisme, et loin d'avoir exagéré les qualifications que mérite ce dernier, je n'en ai peut-être point dit assez.

Mais je ne fais nulle difficulté de reconnaître que le jésuite est, dans les actes de la vie, plus sévère envers lui-même que le gallican. Loin que je considère des procès récents et scandaleux comme une preuve de l'immoralité des prêtres, je pense, au contraire, que les coupables n'ont été poussés vers ces extrémités que parce que l'esprit actuel de l'Eglise envisage avec trop de rigueur des fautes qu'elle eût autrefois traitées de peccadilles excusables.

Les doctrines fortes et qui élèvent l'humanité sont douces et compatissantes aux faiblesses individuelles. Les doctrines faibles et qui s'avilissent sont revêches et pointilleuses ; elles ont besoin de la considération indi-

viduelle pour se soutenir ; elles n'ont point confiance en elles-mêmes et se font rigoristes ou hypocrites ; elles tentent de voiler les fautes de leurs défenseurs ou bien elles les anathématisent pour n'en point paraître responsables. Les grandes doctrines savent que les erreurs des hommes ne sauraient les compromettre ; elles sont franches, elles n'ont pas besoin de cacher ces fautes ; elles sont indulgentes, car elles ne sauraient en souffrir, et n'ont pas besoin d'accabler les malheureux pour se justifier ; elles ont enfin la tendresse et l'intrépidité du courage et de la vertu.

XII.

Quand on étudie l'action d'un corps constitué comme la hiérarchie cléricale, il est nécessaire de bien séparer le caractère de la doctrine qu'il enseigne de celui des personnes qui le composent.

Ainsi l'on juge l'institution, l'influence qu'elle exerce, les effets sociaux qu'elle produit : c'est ce que je veux faire.

Autrement on s'expose à juger des individus, à accuser toute une classe de citoyens souvent recommandables : c'est ce que je veux éviter.

Je n'ai d'ailleurs, et personne n'a le droit de faire ainsi le procès aux actes et aux intentions des hommes, et de créer, sans mission justifiable, un tribunal secret où, dans l'ombre, l'accusateur se fait, de sa propre autorité, juge d'abord, exécuteur ensuite.

Loin que dans cette dégradation des institutions les individus soient coupables, c'est au contraire le souffle de la vie humaine qui les entraîne. La vérité fait dans

leur sein des efforts incessants pour arriver au jour, ils sentent, ils comprennent ces élans divins; mais, soumis à des jugements préconçus, ils les dénaturent et veulent unir ce qui est incompatible, les besoins de l'avenir et les doctrines du passé. C'est ainsi qu'ils arrivent au mensonge et qu'ils y arrivent fatalement.

Situation horrible que cette lutte de l'espoir contre le souvenir, que cette nécessité de nier tout ce qu'on aime par tout ce qu'on affirme et d'en venir, par horreur d'un choix douloureux, à s'enfermer dans le cercle du doute, de l'ignorance et de la nuit.

Entre temps ceux-là qui sont forts, sans haine et sans fausse pitié, conduisent ce mouvement où tant d'efforts contradictoires s'annulent; ils regardent avec tristesse les malheureux qui s'épuisent altérés d'un breuvage qu'ils tendent en vain à leurs lèvres desséchées. Ils l'offrent à tous, mais en attendant ils boivent, ils sont calmes, ils sont heureux; et quand tout s'écroule et s'anéantit autour d'eux, seuls ils savent que leur espoir ne périra point.

LIVRE DEUXIÈME.

SITUATION MORALE.

CHAPITRE I^{er}.

DU JÉSUITISME.

I.

Je n'entends pas désigner ici par ce mot, le jésuitisme, la propagande et l'action d'un ordre célèbre: point. Je laisse ces soins au vieux *Constitutionnel* et à cette sorte de gens qui se préoccupent toujours de la superficie des choses, et repoussent avec une sainte horreur toute tentative sérieuse pour découvrir les causes profondes des phénomènes qui les épouvantent.

Cependant, il est dans les noms une certaine dose de vérité. Le Messie se présente sous un double aspect: la nature divine et la nature humaine. A ces deux aspects répondent deux tendances dans l'Eglise, et deux noms dans le Rédempteur: le Christ et Jésus. Ces deux